

Susan Margaret Murphy, *Le Canada anglais de  
Jacques Ferron (1960-1970).  
Formes, fonctions et représentations*,  
Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, 435 p.

Nicole Gagnon  
Université Laval

Selon le préfacier Jean Marcel et vraisemblablement, en raison du recours sans états d'âme à l'appareil conceptuel de la critique littéraire, cette imposante étude serait à l'origine une thèse. Quant à la version publiée, elle semble avoir été écrite directement en français puisqu'il n'est pas fait mention d'un traducteur en page titre, ce qui étonne un peu, l'auteur

paraissant se mouvoir allègrement, à certaines gaucheries près, dans cette langue « forestière » — moyennant peut-être l'intervention d'un précieux reviseur, à qui a tout de même échappé quelques traces d'origine : « le terme utilisé by Scott » (p. 150); « le rendement [reddition?] d'Édimbourg » (p. 266); « cette conclusion, ferait-elle partie » (p. 365 : j'en ai ici à la virgule).

Livre « à marquer d'une pierre blanche dans les archives déjà abondantes des études ferroniennes » (Jean Marcel)? Mettons. Tout en bornant son travail aux productives années 1960 et en le concentrant sur la figure de Frank Scott, Murphy ratisse large et tamise finement. L'inévitable intertextualité — effectivement incontournable chez Ferron, dont l'œuvre est plus que toute autre « saturée de culture », écrivait Jean Marcel à propos du *Ciel de Québec* (quelque part dans *Pensées, passions, prose*, si la mémoire ne me trompe pas trop) — nous transborde d'*Anciens Canadiens* en Walter Scott, en passant par Valéry, Racine, Groulx ou Shakespeare, mettez-en. Par ailleurs, pas une mini-pépite de sens du texte ferronien n'échapperait à l'acuité du regard de l'auteur. Du solide, où l'honnête lecteur que je suis apprend tout plein de choses. Pourtant...

L'ouvrage est étayé d'une copieuse bibliographie, à laquelle manquent cependant quelques références majeures (notamment la pénétrante lecture de Dominique Garand, dans *Accès d'origine*, Hurtubise, 2004), en plus de correspondance inédite (avec Jean Marcel et Ray Ellenwood) et de plusieurs entretiens ou communications personnelles. Il repose sur une revue critique de quelques travaux pertinents à la question et, surtout, sur une reconstitution du « prétexte », à savoir les données factuelles concernant Ferron et les acteurs réels qu'il a

pris comme prétextes, au sens courant du terme, pour fabriquer les Anglo qui meublent son monde d'écrivain.

Au premier chapitre, Murphy relève l'importance du point de vue ethnographique dans l'œuvre de Ferron (p. 28), celui de l'abbé Surprenant. Elle n'exploite cependant pas cette piste. Parce que l'imaginaire abbé n'aurait guère étudié le Canada anglais ? On aurait aimé le savoir. J'ai tout de même trouvé, reproduit dans les *Chroniques littéraires* (2006), un texte datant de 1969, où Ferron relevait la présence dans l'annuaire téléphonique de Montréal de « quatre-vingt patronymes se rapportant aux quatre points cardinaux; tous britanniques ». Le perspicace abbé commente : « Sans la boussole, vous ne comprendrez jamais l'âme anglaise; c'est d'ailleurs par cet instrument que vous distinguez le Britannique du gipsy. » (*Chroniques littéraires*, p. 135-136). Murphy aurait pu nous en dire un peu plus si ce point de vue l'avait intéressée.

Avant d'aborder le cœur du sujet, Frank Scott, l'auteur nous offre en hors-d'œuvre un minutieux décortilage de deux dédicaces de Ferron à des connaissances *canadiens* : Scott Symons pour *La Tête du roi* (1963) et Peter Dwyer pour *Le Salut de l'Irlande* (1970). Du premier — futur auteur du roman à scandale *Place d'Armes*, 1967 — elle nous apprend qu'il s'agit d'un journaliste torontois amoureux du Québec, dont il revendique sa part d'héritage : « Je suis aussi bien Canadien français que Canadien anglais, et cela de droit. » (cité p. 85.) Et qu'il prend parti pour Marie-Claire Blais contre « la Sainte chapelle d'écrivains » anticléricaux et anti-fédéralistes (cité p. 83). Ferron lui sert une « critique dévastatrice », pour ensuite l'inviter à dîner et lui dédicacer sa pièce de théâtre, où un jeune Canadien anglais prénommé Scott est invité à dîner, à titre de

truchement dans un problématique dialogue père-fils. Le sens de cette dédicace, selon Murphy, revient à inviter Symons à se voir à « travers les yeux des Canadiens français » (p. 104). J'ai plutôt idée que la dédicace est destinée au lecteur/spectateur, pour lui indiquer qu'il s'agit de « réfuter » (p. 103) la vision de la société canadienne-française proposée par Symons : « une de ces “feintes” par laquelle la force de “l’anglicisation” tente de cantonner le français dans le “piège doré” de la culture » (p. 95).

La dédicace du *Salut de l'Irlande* (décembre 1970) à Peter Dwyer, « éminence grise du Conseil des arts du Canada et espion » (cité p. 118), est encore plus curieuse. Selon l'analyse complexe de Murphy, elle marquerait à la fois un repentir pour s'être défilé naguère d'une conversation sur *Hamlet* et une « provocation » (p. 128) aux Irlandais qui ont fait le même choix que CDA Haffigan, le père du roman, « pour le régime fédéral [...] qui a rendu ce dernier fou » (*ibid.*). Mieux convaincant.

Je ne vais pas tenter de résumer tout ce que l'auteur tire de sa documentation et de ses dissections intertextuelles à propos de Frank Scott et de ses trois avatars romanesques (dans *La Nuit*, *La Charette* et *Le Ciel de Québec*), qui occupe quelque deux tiers de l'ouvrage. J'en retiens seulement un aspect discutable. Murphy nous apprend d'abord que, contrairement aux apparences, l'homme Scott est d'origine anglaise, pas écossaise. À quoi rime alors l'écossitude de sa « mise en personnage » (p. 164) — expression plus adéquate que « modèle dont s'inspire Ferron », généralement utilisée dans le texte? C'est que le Frank Archibald Campbell de *La Nuit* et de *La Charette* renvoie à cet autre poète et juriste qu'était l'historique Archibald Campbell, patron de François-Xavier Garneau, dont le François Ménard de *La Nuit* devient ainsi un

avatar. Ce renvoi intertextuel se double d'une sorte de « réécriture des *Anciens Canadiens* » (p. 261), avec le personnage d'Arché, Écossais assimilé et néanmoins frère ennemi. J'y perçois pour ma part quelque chose de plus fondamental, voyant mal Ferron se complaire gratuitement dans l'intertextualité. Dans une lettre (1969) à Frank Scott, où il s'explique de l'usage qu'il fait de sa personne, on peut lire : « j'ai fini par digérer mon Écossais » (cité p. 177). D'où il a pu confier au Frank-Anacharcis du *Ciel de Québec* la tâche d'écrire en première personne (autodidégèse) la conclusion du roman.

Les Écossais, dont ceux de la première vague arrivés dans l'armée de Wolfe « ne tardèrent pas à se rendre et à se franciser » (cité p. 257), paraissaient à Ferron plus comestibles que les Anglais pour l'affabulation, peut-on y comprendre. Après la Crise d'octobre et le « congédiement de Frank Archibald Campbell » (dans *Les Confitures de coing*, 1972) cependant, Ferron remet tous les Anglos dans le même sac pour refuser dorénavant d'en faire son miel. « Ce Monsieur l'Anglais [...] n'existe tout simplement pas et ne saurait être le guiâble [...]. Je refuse catégoriquement de me l'incorporer et d'en faire mon directeur de conscience pour la bonne raison que je me sens plus guiâble que lui et surtout, surtout parce qu'il n'est pas mangeable. » (*Du fond de mon arrière-cuisine*, 1973, p. 106.) Comme cette citation déborde sa période, Murphy n'était pas tenue de s'y arrêter; elle aurait néanmoins eu intérêt à en tenir compte.

L'indispensable intertextualité laisse cependant échapper des renvois intuitifs qui n'affleurent pas nécessairement à la surface du texte. *Le Ciel de Québec*, histoire de fondation de la paroisse Sainte-Eulalie, fait-signer-vers *Jean Rivard* (1862),

premier roman de fondation de paroisse. Convenons que Murphy n'était pas tenue d'en chercher les traces intertextuelles puisque la question ne concerne pas le Canada anglais de Ferron. Ce qui est au contraire le cas pour les *Deux solitudes* de MacLennan.

L'introduction de Murphy campe l'entreprise sous l'éclairage conventionnel de la dialectique identité/altérité ainsi que de l'indécrottable lieu commun issu du roman de MacLennan, assaisonné de la célèbre déclaration d'amour « Mon Canada inclut le Québec » (interprété par nombre de Québécois — à juste titre, je trouve — « comme une volonté d'appropriation », p. 12). L'auteur a tout de même le mérite de souligner la mécompréhension du sens originel de la métaphore, « due précisément à sa capacité de signifier ce que veut l'énonciateur » (p. 10). Emprunté à Rilke, le titre exprimerait une conception de l'amour soucieux de « protéger » l'identité inaliénable de l'autre : sa solitude. Murphy rapporte aussi en note, sans s'y arrêter, ce qu'en écrivait Ferron en 1967 : MacLennan a eu recours à ce « titre rentable » en raison de la solitude qu'il éprouvait « au milieu de ses collègues anglais parce qu'il les comprenait et de ses collègues français parce qu'il ne les comprenait pas. [...] il s'agit d'un mal anglais, spécifique et incommunicable en français » (cité p. 12). Plus étonnant à mes yeux, elle ignore complètement, comme tout un chacun d'ailleurs, le sens obvie du titre à l'entendement du lecteur candide. Les deux solitudes de l'intrigue apparaissent comme celle du père (la mauvaise), encarcené dans sa culture et qui échoue par conséquent dans sa tentative d'intégration au monde de la bourgeoisie écossaise. Et celle du fils (la bonne), à qui l'auteur ne laisse aucune chance de s'égarer hors de la droite voie de l'assimilation (mère Irlandaise, demi-frère aîné

pure laine et parfaite nullité pour servir de repoussoir, éducation anglaise et protestante, orphelin précoce, vieux sage écossais comme mentor, doté en prime d'une petite-fille mariable). Assimilé qui s'ignore — l'auteur et Murphy à l'appui — le fils se prétend toujours Canadien français parce qu'il est encore en mesure de piquer une jasette dans la langue paternelle. Ce n'est donc pas *La Nuit* qui m'apparaît comme « une sorte d'anti-*Two Solitudes* » tel que l'écrit Murphy en conclusion (p. 407), en écho d'ailleurs à un propos de Ferron; c'est *Le Ciel de Québec*, où le bishop, fort conscient de son incapacité à s'enquébécoiser, s'en donne raison du fait que les Québécois le préfèrent comme il est, tandis que son fils mène volontairement l'entreprise d'assimilation qu'a subie à son insu le héros de MacLennan.

Bien qu'elle nous fournisse au passage bon nombre d'éléments pour y voir tout autre chose, Murphy conclut son travail sur le grand air bonententiste de l'amour réciproque, désir de dialogue, besoin de reconnaissance, nécessité de l'Autre dans la quête identitaire inachevée. Oups! Voici quelques éléments contraires qui figurent dans son texte. « Il semblerait que Ferron réclame le droit de se servir de "l'occupant" anglais à ses propres fins » (p. 50). « Nous étions déjà la France et l'Amérique amérindienne. Et voilà, grâce au petit Connie Haffigan [le fils du *Salut de l'Irlande*] nous devenons l'Irlande. Il ne nous restait plus, par un impérialisme décent, [qu'] à annexer l'Écosse, puis l'Angleterre. » (1967, cité p. 108). « Comme vous le savez, je pars toujours du factuel. Je suis sûr d'être dans la réalité. Ensuite je fabule sans trop d'inquiétude. » (cité p. 229.) « Notre appartenance à une culture souveraine » (cité p. 396). J'y ajouterais ce propos du bishop Scot : « Il se riait surtout de leur prétention à l'assimiler ce qui

suscitait en lui deux réflexions, la première qu'ils le mangeraient s'ils étaient cannibales, la seconde qui lui paraissait particulièrement drôle, à savoir qu'il ne serait peut-être pas mangeable. » À ce que moi j'y comprends, loin d'être en quête de reconnaissance de l'Autre, le Moi souverain de Ferron s'en appropriait le butin pour l'incorporer à sa culture souveraine : mots anglais enquébécoisés (langue forestière, faire la chéquenne, Nouillorque, etc.) ou « hypocrite » Frank Scott des écrits polémiques transfiguré en Survenant au village des Chiquettes. Ils pensent à me mettre dans leur procession, expliquait le bishop Scot à son ami Chubby. Et c'est bien ce que faisait Ferron, à l'instar des Chiquettes, qui pillaient joyeusement les mitaines des environs pour en rapporter des matériaux « comestibles » destinés à la construction de leur église. Métaphore de l'appropriation subversive de l'Autre, à côté de quoi est passée Murphy.